

matique se trouve tout au long dans la récente *Histoire d'un Crime*, de Victor Hugo.

Puisque nous en sommes à l'article nécrologie, allons jusqu'au bout de ce triste chapitre.

Il vient de mourir, au Tong-King, un prêtre des Missions étrangères, le P. Dallet, qui, avant son départ, avait appris l'état de typographe dans la maison Didot, afin d'utiliser ses connaissances au profit de ses travaux apostoliques. Arrivé à Bangalore, il y fonda une imprimerie, et le premier livre qui sortit de ses presses fut un catéchisme en anglais et en langue indigène. Il préparait les matériaux d'une histoire des missions en Cochinchine, lorsqu'il a succombé aux suites d'une maladie de ce climat meurtrier, à l'âge de 49 ans. Un nouveau patron pour les typographes.

La junte municipale de Gênes vient de recouvrer, dernièrement, les cendres de Christophe Colomb, découvertes dans la cathédrale de Saint-Domingue, île d'Haïti, le 10 septembre 1877.

On sait que Christophe Colomb mourut à Valladolid, en 1506, à l'âge de 64 ans. Inhumé d'abord à Seville, ses restes furent plus tard transportés à Saint-Domingue.

Ces restes sont renfermés dans une fiole en cristal, portant en lettres d'or cette inscription en langue italienne :

Cendres de l'immortel Christophe Colomb, découvertes dans la cathédrale de Saint-Domingue, le 10 septembre 1877. A la ville de Gênes, ses fils affectueux, G. Gio. Batt. et Luigi Cambiaso.

Les donateurs sont tous deux consuls, l'un du gouvernement dominicain, l'autre du royaume d'Italie.

Le 3 septembre prochain, on célébrera à l'église Notre-Dame un service à la mémoire de M. Thiers. Six cents choristes de l'Orphéon de Paris, sous la direction de M. Donnhäuser, chanteront la messe et les chœurs, composés pour la circonstance par M. Vervoitte, maître de chapelle de l'église métropolitaine. On parle d'une décoration funèbre magnifique à l'intérieur et à l'extérieur de Notre-Dame.

En attendant que la basilique, placée sous le vocable de Sainte-Marie de l'Almadena, dans laquelle s'éleva le tombeau de l'infortunée défunte reine Mercédès, basilique pour laquelle le roi fera prélever chaque année un million de réaux sur sa liste civile, somme qui se grossira de 400,000 réaux donnés aussi annuellement par le duc de Montpensier et la princesse des Asturies, le monument provisoire où reposent les restes vient d'être terminé.

Ce panthéon se compose de six colonnes basses de marbre blanc qui soutiennent le sarcophage, de même matière. Sur l'autel de la chapelle, où se trouve le monument, on a placé une toile du célèbre peintre Zurbaran, qui représente la *Vierge de la Mercédès*, et, en face de ce tableau, sur quatre supports d'argent, les couronnes magnifiques qui ornaient le tombeau de saint François-le-Grand.

Ajoutons que le tombeau définitif de la reine Mercédès sera orné des diamants qui, propriété de la reine Isabelle, et d'une valeur de plus de trois millions de francs, sont aujourd'hui déposés à la cathédrale d'Atocha.

De ces reines défunte ou détronée, passons à une reine vivante, à votre souveraine Victoria, qui, depuis vingt-deux ans qu'elle règne, vient de passer sa quatrième revue navale à Spithead, près de l'île de Wight. Le gouvernement préparait cette démonstration depuis trois semaines. On a beaucoup remarqué, dans l'escorte de la reine, les ambassadeurs de Chine et du Japon. La flotte comprenait 26 navires, dont dix cuirassés, portant deux cents dix-neuf canons et manœuvrés par 6,692 marins. Parmi les bâtiments, on voyait l'*Hercule*, dont la cuirasse mesure neuf pouces d'épaisseur, avec des canons de 18 tonnes ; le *Monarch*, armé de canons de 25 tonnes ; le *Thunderer*, dont les canons de 38 tonnes percent à la distance d'un mille une plaque d'acier de 14 pouces d'épaisseur ; le *Minotaur*, le *Northumberland*, qui mesurent chacun 500 pieds de long.

Les trois autres revues antérieures ont eu lieu le 23 avril 1856, après la guerre de Crimée. L'escadre se composait de 269 navires, avec 3002 canons et 30,000 hommes d'équipage. La seconde, le 17 juillet 1867, en l'honneur du sultan. L'avant-dernière, en 1873, à l'occasion de la visite du shah de Perse.

Et pendant que ces solennités guerrières se passent en Angleterre, que l'Allemagne vient d'essayer un canon monstre qui, à dix milles de distance, perce la cuirasse la plus épaisse d'un vaisseau, et dont chaque boulet revient à £30, le Congrès de la paix tient sa séance au Trocadéro, et ses braves membres discutent, avec le plus grand sérieux, les moyens de persuasion propres à remplacer les solutions armées.

Notre foi en l'éloquence est très-forte, mais, dans la logique internationale, l'argument le plus décisif, le plus concluant, nous ne disons pas le plus vrai, sera, pour longtemps encore, la voix de celui qu'on nomme *l'ultimatum*, vulgairement le canon.

Transition heureuse, à propos de canon, parlons des sourds. Vous savez que, depuis des années, les muets parlent, tant et si bien même, qu'on dira bientôt, pour qualifier la loquacité : il parle comme un muet. Franchement, je me suis trouvé l'autre soir dans une réunion où la maîtresse de la maison a dû imposer le silence à un muet, un simple accessit de l'institution. Eh ! bien, les sourds vont entendre à leur tour. Comment cela ? Au moyen d'un appareil aussi peu compliqué qu'ingénieux, et surnommé le *mégaphone*. Ce sont deux petites oreillettes, dont les tubes, construits d'après les principes du microphone, s'adaptent aux oreilles, comme une paire de lunettes sur les yeux.

L'amplification des ondes sonores est telle que M. Badgley pourrait entendre une confidence.

Désormais, les sourds-muets pourront se faire recevoir avocats et plaider. La Justice aveugle ! des avocats sourds-muets ! je plains les clients.

Quelles nouvelles encore ? Ah ! les cochers ont perdu leur cause et les chiens ont gagné la leur. Ceux-ci ont rejeté leur muselière, le collier, portant le nom de leur maître, suffisant à assurer la circulation et la vie de l'espèce ; ceux-là, qui avaient abdiqué, reprendront leur sceptre, je veux dire leur fouet.

Au Trocadéro, l'harmonie règne sans partage ; le contraire a lieu en Bosnie, où l'Autriche aura de la tablature, et se trouve en face d'une insurrection qui grandit chaque jour. Quatre nouvelles divisions viennent de partir pour le théâtre de la guerre. Les musiques militaires ont donné une grande séance au Trocadéro. Une hymne à sainte Cécile, de Gounod, avec accompagnement de harpes, n'a pas eu grand succès ; cela se comprend, tant de douceur au milieu de tant d'éclat de fanfares ! L'ouverture de *Guillaume Tell*, en revanche, a transporté les auditeurs, au nombre de cinq mille.

Lundi et mardi prochain, un festival monstre et international sera donné par les musiques civiles et militaires réunies.

Quinze cents instrumentistes, sous la direction de M. Arban, chef d'orchestre réputé, et l'un de ceux des concerts de l'Orangerie, exécuteront, avec accompagnement du grand orgue, un hymne composé pour la circonstance. En vous munissant du nouvel appareil, le mégaphone, peut-être auriez-vous chance de les entendre. Qui sait ?

Mais pendant que je vous raconte les nouvelles courantes, la ville de Macon célèbre une grande solennité. Elle inaugure à la mémoire du plus illustre de ses enfants, Lamartine, une statue monumentale. La municipalité a décrété trois jours de fête, à cette occasion. La ville regorge de visiteurs, et les chambres d'hôtel ont toutes été converties en dortoirs de 8, 10 ou 12 lits. Les fêtes ont commencé par un pèlerinage au château de Saint-Point, l'ancienne résidence favorite du poète ; puis elles ont continué par une visite à la maison dans laquelle est né le chantre des *Méditations*, et où sa chambre, son cabinet de travail, ont été conservés

tels qu'ils étaient de son vivant. Une procession a parcouru la ville, traînant un char sur lequel était représenté le navire qui transporta Lamartine en Orient. Un autre char, monté par de toutes jeunes filles, vêtues de blanc, ceinturées de bleu, a parcouru la ville, quêtant au profit des pauvres. Le soir, il y a eu feu d'artifice, grand banquet et concert. La statue du grand homme s'élève sur la principale place publique de Macon, en face de l'hôtel-de-ville, entre la Saône, l'horizon de ses prairies, et les maisons étagées des parties hautes de la ville. La statue est l'œuvre du sculpteur Falguière. Lamartine est représenté debout, dans l'attitude de l'orateur parlant aux foules. Des discours éloquents, des pièces de vers, ont été prononcés par des voix autorisées : le maire, le préfet, le général Thierry, M. Tony Révillon, etc. Mlle Favart, de la Comédie-Française, a dit avec âme le poème *l'Immortalité*, et a été acclamée ; ensuite, une autre pièce de vers d'un jeune poète, M. Lucien Paté, connu par quelques à-propos récités au Théâtre français.

Voici un fragment de cette ode :

On eût rêvé pour toi que la guerre civile
T'eût fait périr debout dans ta gloire immole,
Tel que trois jours entiers t'ava l'Hôtel-de-Ville,
Plus noble que d'Anglas et plus beau que Molé.

De ce peuple en fureur qui brisait ses entraves,
Quand ta voix éloquente osait dompter les flots,
Certes, tu méritais la sainte mort des braves :
Le poète avait droit de finir en héros.

Si la mort fut rebelle, en est-ce à toi la faute ?

Aujourd'hui que, le front sorti de nos décombres,
Nous relevons la tête à des soleils plus beaux,
Nous voulons rendre aussi le jour aux grandes
Et nous faisons jaillir la clarté des tombeaux.

Pour en doter nos yeux nous allumons ta gloire,
Dont l'éclat sort plus pur de ses voiles d'un jour,
Et pour l'éternité nous dressons ta mémoire
Dans son rayonnement de génie et d'amour.

M. de Rouchaud, un des amis du poète, a dit en termes magnifiques la vie politique du tribun, et les applaudissements ont éclaté à la fin de cette péroraison, que je ne puis résister à vous citer :

La renommée de Lamartine a maintenant atteint la région supérieure où elle plane au-dessus des orages, où elle domine, de sa hauteur tranquille, les passions et les luttes des partis. C'est une étoile que ne voile plus aucun nuage ; c'est une calme et pure harmonie au sein de laquelle ne monte plus le vain bruit de nos querelles. Et, par une remarquable coïncidence, cette République que Lamartine avait voulu instituer dans notre pays, dont il a élevé si haut l'idée, au berceau de laquelle il a mis la pourpre, et qu'il a bercée de son éloquence, cette République est aujourd'hui debout, grande et forte, et, comme il l'avait voulue, pacifique et généreuse. Elle témoigne pour lui qui avait témoigné pour elle ; elle le proclame par sa voix, à défaut de voix plus puissantes qui n'auraient pas dû manquer à cette solennité, son prophète et son précurseur.

M. Mounet Sully, de la Comédie-Française, a récité un sonnet couronné par l'Académie de Macon, œuvre de M. Gabriel Monavon, de Grenoble. Le voici :

Dépouille désormais l'appareil funéraire,
Toi dont l'âme et la lyre ont régné parmi nous,
Poète aux chants divins dont le chant noble et
D'un long reflet d'amour s'environne et s'éclaire.

Sors vivant aujourd'hui des plis de ton suaire,
Pour être salué par un peuple à genoux,
Qui t'appelle au triomphe et se montre jaloux
De consacrer ton nom comme en un sanctuaire.

Sous le laurier superbe et l'éclatant rayon,
Entre la Réverie et l'Inspiration,
Apparais comme un dieu dégagé de ses voiles.

Et, conduisant Elvire, astre et fleur de beauté,
Viens au seuil radieux de l'immortalité
Ceindre le nimbe d'or et le bandeau d'étoiles.

Je ne doute pas que vous vous associiez de cœur à l'hommage rendu par la France à cette gloire, l'une des plus pures qui aient jamais paru sous le soleil. C'est pour cela que je ne veux rien vous laisser ignorer de cette fête mémorable, fête qui rappelle de grands souvenirs et provoque de nobles pensées.

Que l'on considère le poète, l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies poétiques* ; le voyageur aventureux, éblouissant de

son faste les yeux des beaux émir d'Orient ; le tribun politique, arrêtant l'émeute, et faisant, d'une parole, substituer au drapeau rouge l'éclatant aux trois couleurs ; ou le vieillard oublié, que la misère grandit et fortifia ; dans toutes les phases successives de cette éclatante carrière, l'on ne trouve ni nuage, ni tache ; son caractère et sa vie demeurent immaculés.

On peut ne point partager les opinions dont il se fit l'apôtre éloquent, critiquer certaines faiblesses, montrer quelles étaient ses illusions ; mais nul, même de ses adversaires, ne mettra jamais en doute la loyauté de ses actes, la sincérité de ses convictions, sa dignité sous le malheur, et la noblesse de sa vie.

De quel homme aujourd'hui pourrait-on rendre ce témoignage ? Lamartine a régné par son talent et par le prestige de sa personne sur plusieurs générations. Toute une littérature, un monde de poètes, a été formé à son école. Hugo et Musset l'ont salué tour à tour comme leur émule et leur maître.

Le premier, dans cette strophe des *Feuilles d'Automne* :

Oh ! rentre au port, esquif sublime !
Jette l'ancrage loin des trémas !
Vois cette couronne unanime
Que la foule jette à tes mats !

Le second, dans sa *Lettre à Lamartine* :

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse
Ne sait par cœur ce chant des amants éplorés,
Qu'un soir au bord du lac tu nous es inspirés ?

Depuis quelques années, la cause en est sans doute à nos bouleversements. Lamartine était tombé dans un injuste oubli. Qu'on le compare à nos autres grands poètes, il est leur pair, leur égal, sinon leur supérieur. En tout cas, il a sa note à lui ; ce n'est ni le ton épique d'Hugo, ni la souffrance de Musset. Calme et serin dans son inspiration, Lamartine est lyrique ; il chante naturellement, comme l'oiseau ; son vers doux et sonore vous berce et vous enlève loin de la terre. N'est-ce pas là le caractère de la véritable poésie ?

La réaction se fera un jour en faveur du poète. Que dis-je ? elle a déjà commencé. Sa vie devient presque de la légende, et d'anciens amis, tels que M. de Lacretelle, Ern. Legouvé, viennent de publier sur la vie intime de l'écrivain, deux volumes qui auront certainement un grand succès de vente et de lecture.

Permettez-moi de puiser à ces sources autorisées quelques renseignements qui vous plairont.

Les habitudes des grands hommes, le train ordinaire de leur vie, ont toujours un attrait secret. Voulez-vous savoir comment Lamartine vivait chaque jour ? Voici :

.... Lamartine se levait de bonne heure, comme Victor Hugo. A peine habillé, il passait de sa chambre dans son cabinet, où il n'y avait place que pour une grande table de bois noir et un haut fauteuil. Il ne dérangeait aucun serviteur. Il allumait son feu en toute saison à cinq heures, et se préparait une tasse de thé. Et, pendant de rapides et d'interminables heures de cette élégante écriture, qui fut sa dernière aristocratie, il couvrait des pages d'une dimension énorme d'histoire, de politique ou de mémoires. Comment faisait-il ses vers ? Il ne me l'a jamais dit, mais je le devine. Il appartenait à ses chiens plus que ses chiens ne lui appartenaient. Ils venaient sans cesse, et ils étaient une demi-douzaine, gratter à la porte qui donnait sur l'escalier tombant dans la cour. Lamartine n'était jamais sourd à cet appel. Il ouvrait. Ils connaissaient les jours que leur esclave destinait à la poésie. Ces jours-là, ils sortaient et rentraient plus souvent qu'à l'ordinaire. Entre les allées et venues, Lamartine jetait un vers. C'est de la sorte que furent composés *Jocelyn* et *la Chute d'un Ange*. Fido a été collaborateur.

Il faisait sa barbe au premier coup de cloche du déjeuner. Mme de Lamartine et ses hôtes ne l'attendaient pas. Il arrivait avec sa veste grise ; il avait écrit vingt lettres, indépendamment de sa tâche. Il souffrait presque toujours d'une gastralgie et mangeait peu. Cependant, il remplissait largement ses assiettes qu'il repassait à ses chiens, au grand désespoir des robes. Il était quelquefois peu causeur le matin. Il ne rapportait pas la fatigue du travail qui n'existait point pour lui, mais le souci de quelques affaires qui étaient venues le harceler.

Désirez-vous connaître son opinion sur l'homme politique ? Ecoutez ce qu'il répondait un jour à un ami, qui lui avouait